

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 12, numéro 3, décembre 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301930ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301930ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Daveluy, M.-C. (1958). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 12(3), 443–453.
<https://doi.org/10.7202/301930ar>

BIBLIOGRAPHIE *

Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal
(1639-1663)

accompagnée de notes historiques et critiques

DEUXIÈME PARTIE

Bio-Bibliographie des Associés de Montréal
1642 (suite)

24. — ÉLIE LAISNÉ DE LA MARGUERIE, 1585 (?) — 1656.

A. NOTES BIOGRAPHIQUES

Elie, ou Hélié Laisné de La Marguerie et de La Dourville, était le fils de Cibard Laisné, seigneur de La Marguerie. Nous n'avons pas trouvé la date exacte de sa naissance, ni non plus, le nom de sa mère, ni s'il avait des frères et des sœurs. Il épousait, vers 1612, Anne Camus de Pontcarré, fille de Geoffroy, conseiller du roi en ses conseils, maître des requêtes, premier président du parlement d'Aix, en Provence, et de Jeanne Sanguin de Livry. De cette union naissaient deux fils et une fille : M. Laisné, qui devint cistercien et fut chargé de la réforme de l'abbaye du Val-des-Choux ; Louis, qui occupa tour à tour les postes de procureur général au parlement de Dijon, intendant de Bourgogne, premier président au parlement de Dijon, arbitre dans l'affaire du Séminaire de Cahors et de l'archiprêtre de Gignac (poste dont son père était gratifié), et surtout, comme son père, collaborateur de saint Vincent de Paul ; enfin, Marie, qui entra au monastère de la Visitation de la rue Saint-Antoine à Paris.

Dom Beauchet-Filleau, o.s.b., l'éditeur des *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement* de Voyer d'Argenson, nous présente, dans une note (p. 157), un aperçu des hautes fonctions exercées par Elie Laisné de La Marguerie. « Conseiller au parlement de Paris, énumère-t-il, maître des requêtes en 1617, inten-

* Voir notre *Revue d'Histoire*, V: 139-147, 296-307, 445-460, 603-616; VI: 146-150, 297-305, 458-463, 595-605; VII: 457-461, 586-592; VIII: 292-306, 449-455, 591-606; IX: 141-149, 306-309, 458-462, 594-602; X: 295-302; XI: 137-142, 298-304, 449-457, 608-614; XII: 144-147, 294-302.

dant de Poitou et de Touraine, président en la Chambre des comptes, premier président au Parlement d'Aix (en Provence) en 1631³, Conseiller d'Etat ordinaire... » L'érudit bénédictin aurait pu nous en dire bien davantage. Nous le tenterons à sa place. Peu après l'organisation de la Compagnie du Saint-Sacrement, Elie Laisné est sollicité d'y entrer sans doute par saint Vincent de Paul, avec lequel il fut en constantes relations. Quoi qu'il en soit, nous savons que la filiale de la Compagnie, à Aix-en-Provence, fut la cinquième ville de France à apporter son adhésion aux œuvres de la célèbre « Association de dévots », comme on appelait parfois la Compagnie. En 1648, Elie Laisné était élu supérieur de la Compagnie à Paris. Il l'était de nouveau en 1656, l'année de sa mort. En 1633, Elie Laisné contribua, à la grande joie de saint Vincent, à la fondation de missions dans les campagnes pauvres de France. Il donnait, à cette œuvre admirable du saint, dès « le 31 octobre 1633, deux cents livres de rente annuelle sur l'hôtel de ville [d'Aix], à condition d'envoyer tous les cinq ans trois prêtres de la Congrégation de la Mission et un frère, faire des missions pendant quatre mois, y compris l'aller et le retour, dans le diocèse d'Angoulême. »⁴

Vers 1637 ou 1638, étant devenu veuf, M. de La Marguerie songea à la prêtrise. Voici là-dessus le témoignage de saint Vincent, dans une lettre datée « ce mardi après la quadragésime 1640 [le 28 février 1640] ». Le saint écrit : « L'état ecclésiastique séculier reçoit beaucoup de Dieu à présent. L'on dit que notre chétive Compagnie y a beaucoup contribué par les Ordinandes et la Compagnie des ecclésiastiques de Paris, il y a beaucoup de *gens de qualité* qui embrassent cet état à présent. M. de La Marguerie ci-devant premier président de la Provence [à Aix] s'est fait simple prêtre, il n'y a que dix jours. »⁵ Donc, il reçoit le Sacrement de l'Ordre, le 18 février 1640. Or, comme les études théologiques duraient à cette époque, environ deux ans, nous placerons le décès de sa femme entre 1631 et 1638. Nous y reviendrons dans un autre paragraphe.

Disons encore qu'Elie Laisné fut le protecteur de Marie Le Gournay, veuve de David Rousseau, un cabaretier de renom,

³ Pierre-Joseph de Haitze (†1736), dans ses *Portraits* ou *Eloges* historiques des premiers présidents de Provence (Avignon, 1727), reconnaît, dans une courte notice, les qualités morales d'Elie Laisné. « Héliel Laisné, observe-t-il, modeste et doux, préféra se retirer [de la présidence] plutôt que de lutter contre le violent gouverneur, le Maréchal de Vitry. »

⁴ Arch. Nat. M 211, liasse 1. Cité dans la *Correspondance... de saint Vincent de Paul*, annotée par l'abbé Pierre Coste, vol. I: 438-439 (Paris, Gabalda, 1920).

⁵ *Ibid.*, II: 28.

dans le faubourg Saint-Germain, un des vingt-cinq marchands de vin privilégiés de la Capitale. Son établissement bien achalandé était fréquenté par les grands de la cour, ce qui mit sa femme qui l'aidait en tout, en contact avec de hauts personnages. On la savait fort dévote, et même adonnée à l'oraison. Marie Rousseau, que Paul Renaudin, dans une étude assez récente⁶, appelle : « une voyante parisienne », fut une célèbre mystique, « le conseil et la lumière, dit M. Olier, dans ses *Mémoires autobiographiques*, des personnes de Paris les plus illustres par leur extraction et des âmes les plus élevées en vertu et en grâce . . . Madame la duchesse d'Orléans, Madame la princesse de Condé, les duchesses d'Aiguillon et d'Elbeuf, la Maréchale de la Châtre et plusieurs dames se tiennent heureuses de la voir . . . ; il n'y a point d'*hommes apostoliques*, de missionnaires, qui n'aillent s'instruire auprès d'elle. Le P. Eudes . . . le Père de Condren . . . Mademoiselle Mance . . . M. du Coudray . . . M. Le Royer de La Dauversière . . . Dom Jacques, Chartreux . . . *Un Conseiller d'Etat*, continue-t-il, *suit en tout ses conseils pour la cause de Dieu, et par ses avis, il a procuré de grands biens à l'Eglise . . .* » Il est clair que le fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice désigne ici, Elie Laisné, ce que vient, du reste, confirmer Marie Rousseau qui a laissé, elle aussi, des *Mémoires*. M. de La Marguerie rencontra la pieuse cabaretière un peu avant, ou durant son existence mouvementée comme premier président du parlement d'Aix. C'est en tout cas ce qu'elle nous apprend dans ses souvenirs⁷ commencés en 1639. Ils contiennent cependant des pages rétrospectives. Nous voyons aussi que, lors de la célébration de la première messe de M. de La Marguerie, dont Marie Rousseau nous donne la date précise, le 23 février 1640, elle eut certaines révélations sur le nouveau prêtre. « A six heures du matin, écrit-elle, je fus éveillée où l'on me dit que mon directeur, [le Père Bataille, bénédictin de Saint-Germain-des-Prés] . . . demandait à Dieu que j'eusse quelques pensées d'humilité, à cause qu'il se devait dire *la première messe du sieur Laisné, qui avait reçu à la fin de tant de peines les ordres de prêtrise*. » Nous pouvons conclure sans peine, à la suite de ce petit texte, que la

⁶ Voir la *Vie Spirituelle*, 21^e année, mars-mai 1939.

⁷ Dans une note, M. Renaudin nous rappelle que l'écrivain sulpicien M. Faillon « recommença sa *Vie de M. Olier* [il s'agit de la 4^e édition, la dernière, qu'il prépara et qui ne fut publiée qu'après sa mort], lorsqu'il eut connaissance des *Mémoires* de Marie Rousseau, [la découverte dont il fut si heureux et tira un merveilleux profit] estimant qu'il n'avait pas assez marqué l'influence et l'action de cette femme sur l'œuvre de M. Olier ». C'est donner beaucoup de crédit aux 13 vol. in-folio « illisibles, verbeux, etc. », d'après M. Renaudin, du journal de cette mystique.

voyante était au courant, et même soulageait les peines de la vie tumultueuse, entre les années 1631 et 1640, du premier président du parlement d'Aix. M. de La Marguerie devait souvent venir à Paris. Il fréquentait comme tant d'autres dévots de l'époque le restaurant que la veuve de David Rousseau, celui-ci étant mort en 1632, continuait de tenir afin d'obtenir des moyens financiers lui permettant de bien établir ses enfants. Un peu plus loin, dans ses *Mémoires*, Marie Rousseau dit encore : « Par lui [M. de La Marguerie] Dieu me [fit] connaître ses amis [M. Charles Picoté, futur sulpicien d'abord,⁸ puis M. Olier et les autres disciples du Père de Condren] pour les rassembler en son Eglise et faire ses œuvres... Ce qui est arrivé⁹, ajoute-t-elle, *car c'est par le Sieur Laisné* que j'ai eu connaissance du sieur Picoté [né en 1597 et prêtre en 1626], et, par lui des sieurs Olier, de Foix, et tous les autres ecclésiastiques de leur Séminaire de Saint-Sulpice. »

Disons enfin que M. de La Marguerie usa de son influence et de son bon vouloir lorsque, vers 1653, le plus jeune des fils de Marie Rousseau, entré très jeune au Séminaire de Saint-Sulpice, causa de vives inquiétudes à sa mère, en ne se montrant plus aussi fidèle aux obligations de son état. M. Laisné de La Marguerie, nous apprend Frédéric Monier, sulpicien, dans sa *Vie de M. Olier*, l'envoya séjourner à Rome pour plusieurs années. Puis, le jeune prêtre devint aumônier dans les armées du roi. On le vit s'assagir peu à peu, pour recouvrer finalement toute son ancienne ferveur qui ne devait plus se démentir.

En 1644, la réputation de M. de La Marguerie, qui unissait en lui les qualités et la science d'un grand magistrat aux vues du théologien et du prêtre-apôtre, ne fit que grandir. Il édifiait à la fois la cour et la ville. Saint Vincent de Paul ne le perdait point de vue. Aussi voilà qu'en cette année 1644, M. de La Marguerie est appelé au Conseil privé du roi, avec MM. Brulard, prieur de Léon, d'Ormesson, Dominique Seguier, évêque de Meaux, Bignon et Verthamon, tous sages magistrats et conseillers d'Etat. Il s'agissait de mettre à exécution un projet sug-

⁸ C'était un Picoté de Belestre, l'oncle du Capitaine Pierre de Belestre et de sa sœur Perrine, qui vinrent s'établir au Canada, en 1659, et faisaient partie de la recrue que conduisait Jeanne Mance.

⁹ M. Renaudin nous affirme que M. Olier et Marie Rousseau ne se connurent pas avant avril 1640. Evidemment l'incident de la foire Saint-Germain, en 1629, cette interpellation d'une jeune femme dévote, désolée de la conduite frivole menée par des étudiants en théologie, en habits soyeux, trop élégants, impressionne M. Olier. Mais Marie Rousseau, à cette époque, ne fut pour lui que l'instrument dont Dieu se servit pour le faire rentrer en lui-même.

géré par saint Vincent de Paul à la reine dans une assemblée de son Conseil de Conscience.

En effet, l'on y décidait de porter les litiges concernant la réforme des ordres monastiques, heureusement commencée par le Cardinal de Richelieu, mais qui périclitait depuis sa mort, devant une commission spéciale, dont on ne pourrait suspecter l'impartialité ni la haute piété. Un an plus tard, en 1645, cette commission spéciale se trouva débordée de travaux. L'on dut faire appel à six autres conseillers parmi lesquels se trouvèrent Guillaume de Lamoignon, et le propre fils de M. de La Marguerie, Louis. Il avait épousé Anne Marcel, fille de Madame de Villeneuve, née Marie Lhuillier d'Interville. Madame de Villeneuve, voici encore une dévote, une pieuse veuve, toute dévouée à l'œuvre du Séminaire de Saint-Sulpice. Elle lui fut d'un grand secours surtout aux jours de la fondation. Elle était la fondatrice, depuis son veuvage, de la Congrégation des Filles de la Croix. Rappelons au sujet de la fille cadette de Madame de Villeneuve, Anne, devenue la belle-fille de M. de La Marguerie, un beau souvenir concernant Elie Laisné de La Marguerie. La jeune femme « s'était rendue un jour en compagnie de sa belle-sœur, Marie de La Marguerie, au Monastère de la Visitation de Saint-Denis afin d'y visiter sa tante la Mère Hélène-Angélique Lhuillier qui s'y trouvait pour quelque affaire. Marie de La Marguerie qui jusqu'alors n'avait eu aucun désir d'être religieuse, reçut une lumière si vive et si pénétrante sur l'affaire du salut qu'elle comprit qu'il n'y a rien qu'on ne doive sacrifier à Dieu quand il s'agit d'assurer son éternité. Elle supplie la Mère Hélène-Angélique de la recevoir comme prétendante... Madame sa belle-sœur, extrêmement surprise, eut beaucoup de peine à s'en retourner seule... Mademoiselle de La Marguerie demeura ferme dans sa résolution... La Mère Hélène-Angélique la conduisit bientôt au Couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine. *Comme le père de cette pieuse enfant [Elie Laisné de La Marguerie] avait embrassé l'état ecclésiastique après son veuvage, il fut lui-même le sacrificateur d'une si chère victime. Il lui donna le voile et fit le sermon à sa profession.* C'est cette religieuse qui accompagna à Port-Royal, par ordre de l'archevêque de Paris, la Mère de Fontaine, afin de combattre le jansénisme dans sa source. Elle [Marie de La Marguerie] a laissé le journal de tout ce qu'elle a vu et entendu dans ce repaire de l'hérésie la plus subtile... [En outre], les avantages qu'elle a procurés à la communauté lui ont mérité le titre de fondatrice. »¹⁰

¹⁰ Ms. *Chronique de la Visitation*. Fondation du premier monastère de Paris. Cité par le Père de Salinis, dans son ouvrage sur *Madame de Villeneuve* (Paris, Beauchesne, 1918), 178-179.

Une famille, vraiment, de grands chrétiens que ces Laisné, de père en fils et fille, de fidèles serviteurs de la France et de l'Eglise. On rencontre leur nom souvent dans les recueils hagiographiques et biographiques de ce dix-septième siècle que Daniel Rops a qualifié si justement dans un récent ouvrage: le *Grand Siècle des âmes*.¹¹

Dom Beauchet-Filleau, dans la notice biographique consacrée à Laisné, que nous citons ci-dessus, dit que M. de La Marguerie fut « un des premiers associés de Montréal ». Rien de plus exact et rien qui ne se comprenne mieux. Par saint Vincent de Paul, ou encore par ses compagnons de travaux à la Compagnie du Saint-Sacrement, et même par l'entremise de Marie Rousseau, il connut et conquit l'estime des fondateurs de la Société de Notre-Dame de Montréal: MM. de La Dauversière, Fancamp, Olier et Renty. Comment aurait-il refusé d'adhérer à ce mouvement qui répondait à l'idéal missionnaire qu'il chérissait au fond de son cœur, à l'instar de tous les grands dévots du temps. Il y retrouvait, du reste, des connaissances qu'il croisait sans cesse dans les rangs de la magistrature et du clergé: Barillon de Morangis, Mesmes d'Irval, l'abbé Thomas Le Gauffre et autres. Il entra certainement dans la Société de Montréal, à l'automne de 1641. Il fut un des prêtres qui célébrèrent la messe à des autels latéraux de Notre-Dame de Paris, au matin du 27 février 1642.

Il fut, peu après 1642, directeur de la Compagnie de Montréal. Dollier de Casson nous apprend, dans son *Histoire du Montréal*, qu'au printemps de 1650, Jeanne Mance accourait à Paris pour reformer les rangs de la Société qui s'affaiblissait par trop. Le sulpicien a raison d'écrire qu'enfin « elle [la Compagnie] s'unissait cette fois-là par un contrat en bonne forme authentique, [et] que M. Olier avait été fait directeur, au lieu de M. de La Marguerie [sic], à cause qu'il était du Conseil privé [du roi] . . . ». M. Faillon, dans sa *Vie de Jeanne Mance*, mentionne, tout en citant Dollier de Casson, le nom du baron de Renty et non celui de M. de La Marguerie, comme démissionnaire, en qualité de Conseiller privé, du poste de directeur des Associés de Montréal. La chose s'avère impossible, car le baron de Renty mourait en avril 1649. N'oublions pas non plus que peu de temps avant de s'éloigner de la Société sus-mentionnée, en 1647, Élie Laisné s'était employé à la création du Conseil exécutif à Québec, de concert avec MM. de Morangis, Mesmes d'Irval, et Lamoignon.

¹¹ Daniel-Rops, « Histoire de l'Eglise du Christ », V. 5, *L'Eglise du Grand Siècle et des Révolutions*, I. Chrétiens des Temps classiques, (Paris, 1958).

En outre, souvenons-nous que l'historien-sulpicien, M. Faillon, attribue à M. de La Marguerie la paternité du remarquable manifeste des Associés de Montréal, connu sous le nom des *Véritables Motifs des Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*, paru en 1643. M. Faillon avait-il raison de faire de ce prêtre-magistrat, l'auteur de cet écrit anonyme ? Oui et non. M. de La Marguerie devait certainement écrire et parler de façon pertinente, éloquente à l'occasion et persuasive, en raison de ses études poussées en divers domaines. D'un autre côté, il est plus plausible de voir dans les *Véritables Motifs* un écrit collectif. Trop de détails précis nous sont donnés sur la vocation des fondateurs, MM. de La Dauversière, Fancamp et Olier, pour ne pas croire à leur collaboration, peut-être aussi à celle du baron de Renty. Tous, du reste, sauf M. de La Dauversière, ont fait leur preuve comme écrivains ascétiques, orateurs ou épistoliers. Rappelons que l'abbé Hospice-Anthelme Verreau, dont l'érudition historique est incontestable, désirait pour sa part que l'on vit dans le Manifeste de 1643, une œuvre de M. Olier. Relisons sur cette question l'édition des *Véritables Motifs* que M. Verreau fit paraître dans les *Mémoires* de la Société historique de Montréal (no 7). « Seul, M. Olier, affirme-t-il, assumait la responsabilité de cette exposition et apologie de la Société de Montréal. On y reconnaît son style . . . ». Et M. Verreau se livre à des comparaisons et cite, de façon troublante parfois, des passages qui semblent bien en effet de la plume du fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice. Enfin, assez récemment, en 1936, le bénédictin Dom Jamet, dans sa brochure sur *M. de La Dauversière et les Commencements de Montréal*, tente de faire accepter comme auteur de l'écrit anonyme, le baron de Renty. C'est possible, mais non certain, car MM. Faillon et Verreau ont, eux aussi, de trop bons arguments à l'appui de leur cause. Mais pourquoi ne pas croire à un écrit collectif ? MM. de La Marguerie, Olier, Renty, et surtout M. de La Dauversière, ne pouvaient se désintéresser de la *rédaction* de ce manifeste qui allait exposer devant un public nombreux une œuvre qui leur était profondément chère. M. de La Dauversière avait déjà fait distribuer le *Dessein de Montréal*, à la demande de Jeanne Mance, au moment de son départ de La Rochelle, en 1641. Il dut en insérer une partie dans les *Véritables Motifs*. Et vraiment, l'on devait bien cette attention au fondateur de Montréal, à « celui à qui Dieu a commis d'abord l'entreprise . . . », écrivait en 1642, dans ses *Mémoires*, Jean-Jacques Olier. Et que d'autres preuves, concernant M. Olier et les autres associés pourrait-on apporter, pour soutenir l'affirmation que les *Véritables Motifs* furent rédigés en colla-

boration. Très humblement, mon opinion n'a jamais varié sur la question, et Dieu sait si j'ai lu et relu ces pages tout à l'honneur des fondateurs de notre ville.

En 1653, M. de La Marguerie, toujours influent dans les milieux dévots, grâce à saint Vincent, et par saint Vincent, auprès du Conseil de Conscience de la reine Anne d'Autriche, signe une lettre collective importante, adressée à la Congrégation de la Propagande, à Rome. Outre les signatures de Henri de Maupas du Tour, archevêque nommé et duc de Reims, et de saint Vincent de Paul, se trouvent, à la suite de celle de Laisné de La Marguerie, les signatures de Barillon de Morangis, La Mothe-Fénelon, Bertrand Drouart, Du Plessis Montbard, et quelques autres. Il s'agissait de venir en aide aux missions du Tonkin et de la Cochinchine et d'y envoyer quelques évêques, si la Congrégation de la Propagande voulait bien se montrer favorable à ces projets. Des revenus étaient assurés et deviendraient permanents pour trois évêques, au moins, appelés à y demeurer... A la suite du texte authentique, établi par l'abbé Pierre Coste, l'éditeur de la *Correspondance* de saint Vincent de Paul, sont écrits ces mots : « Depuis [le 17 septembre 1653] la chose étant agréée à Rome, l'on a nommé pour et au nom des bienfaiteurs *Messieurs de La Marguerie*, Morangis et Drouard [trois associés de Montréal] pour fondateurs, fait le contrat avec le Collège de Rennes, etc. etc. Die, 21 avril 1654. »

Il est évident que durant ses dernières années, M. de La Marguerie se vit chargé de beaucoup de bonnes œuvres, outre les soins dont il entourait son mandat de supérieur de la Compagnie du Saint-Sacrement à Paris. Ses initiatives sont rappelées dans les *Annales* de Voyer d'Argenson.

« *Le 5^e d'octobre* [1656], nous apprend un paragraphe de dix lignes dans les *Annales de la Compagnie*, on fit rapport de ce qui s'étoit passé durant la maladie de M. de La Marguerie, supérieur de la Compagnie. On fut fort édifié de tout ce qui fut dit sur sa conduite et ses pratiques de vertu pendant sa vie et dans ses derniers moments, [il mourut le 3 octobre 1656] ;¹² et, pour le repos de son âme, on ordonna deux messes aux ecclésiastiques et deux communions aux laïques dues suivant la coutume à ceux qui décédoient dans la place de Supérieur. Celui-ci avoit été premier président du Parlement de Provence. Il avoit été un

¹² C'est, en effet, le 3 octobre que mourait Elie Laisné de La Marguerie (voir Pierre Coste, *Vie de saint Vincent de Paul*, vol. I, t. I : 438-439), et non le 30 novembre, comme le note Dom Beauchet-Filleau, dans son édition des *Annales de la Compagnie* (Marseille, 1900). Il est curieux de relever une telle erreur, ou distraction, sous la plume du bénédictin qui avait pourtant sous les yeux le petit texte que je viens de citer.

ancien Conseiller d'Etat, avoit été fait prêtre quelques années avant sa mort [en 1640 donc seize années de prêtrise]. C'étoit un homme très habile et d'une grande piété. »¹³

Peut-être est-il utile d'observer concernant la notoriété obtenue par Elie Laisné, auprès du public de l'époque, que la *Muze historique* de Jean Loret, qui fut lue par la Cour et la Ville, signale la mort de ce prêtre-magistrat, en quelques vers élogieux pour sa mémoire. Du reste Jean Loret n'avait pas manqué, non plus, vers 1652, de nommer les Conseillers privés du roi, auxquels on venait de confier des tâches importantes. Et naturellement, le nom de M. de La Marguerie apparaît dans la liste avec force compliments et louanges à l'adresse de ces « sages Catons ».

Et voici que l'on se souvient encore de M. de La Marguerie dans le dernier chapitre (le XIII^e) des *Annales de la Compagnie*.¹⁴ Renée II de Voyer d'Argenson, qui nous parle *des Vues que l'on peut avoir pour le rétablissement* [en 1694] *de la Compagnie dans l'esprit de la primitive*, observe ceci : « Enfin, quand on regardera la Compagnie du Saint-Sacrement avec de bons yeux, on la jugera capable de produire d'excellents effets dans le Royaume, et l'on y verra rien à craindre pour la sûreté de l'Etat. Mais afin que le ministère en soit encore plus assuré, il pourra en pénétrer le fond par les plus sages et les plus pieux magistrats de France qui pourront y être admis. *Il y en a eu autrefois de cette trempe. M. le Président de Lamoignon, M. le Président de Mesmes d'Irval, M. de Morangis, M. de La Marguerie, premier président de Provence et M. d'Argenson, mort ambassadeur à Venise* [le père de l'auteur] *et tant d'autres à qui l'Etat étoit plus cher que leurs familles et qui n'auroient jamais souffert la moindre chose contre les bonnes règles du gouvernement sans y apporter de remède ou sans avertir les Supérieurs.* »

Nous reproduisons ces textes non sans satisfaction. Les mots élogieux, le souvenir fidèle de Voyer d'Argenson pour les grands magistrats du milieu du dix-septième siècle, et même les vers du gazetier Jean Loret, soulignent, chacun à leur manière, la valeur intellectuelle, morale et religieuse d'Elie Laisné de La Marguerie. Jusqu'à la fin de sa vie « modeste et doux », il demeura soucieux de s'effacer, alors même qu'il acceptait de lourdes responsabilités aux côtés d'un saint Vincent de Paul, d'un Jean-Jacques Olier,¹⁵ d'un Gaston Renty, et de tant d'autres serviteurs magnifiques de la France et du catholicisme.

¹³ *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, 163.

¹⁴ *Ibid.*, [265] et 266.

¹⁵ Il en devint l'ami dès qu'il l'eut connu par l'entremise de Marie Rousseau. Aussi lors des difficultés de M. Olier avec les paroissiens de Saint-Sulpice, accourut-il pour le défendre selon les ressources de son esprit si bien versé dans certaines questions litigieuses.

Alors, en face de cette vie de magistrat qu'on recherchait pour son autorité, en nous souvenant du prêtre-apôtre, du Supérieur de la Compagnie du Saint-Sacrement, mort sur la brèche, du directeur de la Société de Notre-Dame de Montréal, de l'auteur présumé, d'après M. Faillon, des *Véritables Motifs*, il semble bien que l'on ne puisse le juger comme « un personnage assez estompé », comme le qualifie Dom Jamet dans sa brochure sur M. de La Dauversière (Ottawa, 1936, p. 19). Remarquons toutefois que Dom Jamet, dans la même brochure, au verso de la même page, place Laisné de La Marguerie parmi « les noms considérables [de l'époque] : les Liancourt, les du Plessis-Montbard, les Habert de Montmor, les *Laisné de la Marguerie*, les Brandon, les Barillon, les Legauffre », énumère-t-il avec raison.

Hé ! Cela ne prouve-t-il pas, une fois de plus, que la plupart des grands dévots du XVII^e siècle savaient donner le change sur leurs réels mérites. Ils s'entendaient à merveille à faire le bien sans bruit et à passer inaperçus. M. de La Marguerie a failli y réussir au delà de nos désirs et de l'humaine justice. Il reste un modèle de l'action désintéressée, dont Dieu seul connaît toute l'étendue dans le don de soi et l'emploi des dons reçus, devant servir avant tout à la gloire de Dieu.

B. ÉCRITS PERSONNELS

Nous ne relevons que des écrits collectifs, narratifs ou diplomatiques, que notre bref essai biographique indique suffisamment. Au sujet de notre pays, il est certain qu'il apporta une contribution de valeur dans les règlements concernant la création d'un Conseil exécutif, à Québec, en 1647.

C. NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous avons rassemblé avec peine les détails que nous avons fournis sur la vie et les travaux de l'abbé Elie Laisné de La Marguerie. Voici les sources nouvelles où nous avons puisé.

225. — Pierre-Joseph de Haitze, †1736, *Portraits ou éloges historiques* des premiers présidents du parlement de Provence. Avignon, 1727, in-12. 148 pages.

N.B. Emile Bourgeois et Louis André, dans les *Sources de l'Histoire de France* (17^e siècle, 1610-1715), vol. III, *Biographies*, portent ce jugement sur le recueil de Haitze : « Les notices, assez courtes, qui intéressent des personnages du XVII^e siècle, se distinguent par la netteté et aussi l'impartialité. L'auteur [fait un

éloge justifié des parlementaires présentés]. C'est un livre honnête. »

226. — Père A. de Salinis, s.j., *Madame de Villeneuve*, née Marie l'Huillier d'Interville, fondatrice et institutrice de la Société de la Croix (1597-1650). Essai documentaire d'après des sources inédites. Troisième édition. Paris, Gabriel Beauchesne, rue de Rennes, 117, (1918). 547 pages. Frontispice [portrait de Madame de Villeneuve] 23 x 14 cm.

N.B. Le Père de Salinis justifie bien le sous-titre de son œuvre. C'est une biographie s'appuyant sur des sources originales qu'on trouve rarement aussi exactement décrites dans le domaine hagiographe du commencement de notre siècle.

Rappels. Voir, dans notre bibliographie, les numéros 10, 14, 26, 54, 58, 59, 60, 63, 68, 69, 70, 74, 83, 86, 87, 92, 98, 100, 102, 107, 111, 151, 185.

M.-CLAIRE DAVELUY

(à suivre)